

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Les coups de coeur de *Lurelu*

L'équipe

Volume 16, Number 2, Fall 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12301ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

L'équipe (1993). Review of [Les coups de coeur de *Lurelu*]. *Lurelu*, 16(2), 42–44.

Les coups de cœur de Lurelu

«Tout un tas de souvenirs n'équivaudra jamais à une toute petite espérance.»

Snoopy (Charles M. Schulz)



«Avant, je m'inventais des mamans dans ma tête [...] Je les inventais parce que moi Marélie, je n'en ai jamais eu. Et j'ai toujours trouvé ça injuste. Très très injuste que ça n'arrive qu'aux autres. [...] Je déteste les autres! Ils ont toujours plus que moi!»

Voilà comment commence *Marélie de la mer*, de Linda Brousseau, dans la collection «Papillon» (Éditions Pierre Tisseyre, 1993). Et voilà qu'un jour, un peu après l'arrivée – toujours pénible – dans un seizième foyer d'accueil, Marélie rencontre sa mère, sa vraie de vraie mère, sortie comme par miracle de ses rêves. Alors commencent des joies et des angoisses démesurées : celles du grand amour, du vide comblé, de l'espoir de fusion salvatrice! Comment Marélie vivra-t-elle tout ça?

Elle le vivra de façon crédible et passionnante pour le lecteur.

D'abord se perdre en conjonctures : si sa vraie de vraie mère l'a abandonnée jadis, c'est qu'elle n'avait ab-so-lu-ment pas le choix. Si elle ne l'a pas encore reconnue, c'est parce qu'elle ne lui ressemble pas; ses cheveux à elle sont noirs, et ses yeux «vert tortue». Et puis elle s'appelle Côté... pour à côté de la vie. Marélie a déjà téléphoné aux 3878 Côté de l'annuaire téléphonique pour leur demander : «Êtes-vous ma mère?» Et voilà que sa vraie mère s'appelle Corinne Ladouneur.

Elle fera subtilement sentir au lecteur, un peu plus loin, que les «retrouvailles» peuvent aussi être vécues comme un second abandon qui s'ajoute lourdement au premier.

Le «je» étant la forme narrative qui convenait à l'intimité du sujet, la narratrice, Marélie, se raconte elle-même d'une façon touchante et vraie. Bien qu'elle soit unique dans sa façon de parler, son expérience et ses manières, sa quête est universelle et la profondeur de sa blessure originelle rejoint les émotions de tout humain conscient. Elle le fait d'une façon imagée et accessible. Le roman est bref mais crevant d'authenticité,

presque blessant. Linda Brousseau réussit tout de même, par d'habiles pirouettes humoristiques, à ne pas dramatiser à l'excès. Et puis, il y a cette merveilleuse chute, efficace et inattendue!

En plus d'être très colorée, l'œuvre est aussi bien dessinée : on y suit une histoire captivante et racontée avec brio.

Les illustrations de Léanne Franson sont bien accordées au récit. Leur réalisme et leur fidélité au texte ne sont pas limitatives. Elles sont discrètes et pourtant attachantes.

Il y a fort à parier que ce roman, le premier de Linda Brousseau qui nous a donné *Le Père de Noël* et *Coups durs pour une sorcière* – elle est passée de «Coccinelle» à la collection «Papillon» –, ira chatouiller les cœurs de plusieurs petits, mais aussi de moyens et de grands lecteurs...

Pour ma part, Marélie est un personnage que j'ai «adopté» comme ma petite sœur et que je ne veux pas devoir quitter de si tôt!

Yolande Lavigueur



Petit monstre, produit par le Théâtre Bouches Décousues, est un magnifique spectacle pour la petite enfance que j'ai vu, en mai dernier, pendant le festival «les Coups de théâtre». Malheureusement, un bon spectacle n'est pas comme un bon livre. On ne peut pas le revivre à loisir. Le lecteur est autonome, le spectateur est dépendant des tournées et des programmations souvent trop courtes. Et voilà que cet hiver, à la Maison théâtre, je le rate tout à fait, on affichait complet. Mais un bon spectacle laisse des traces, longtemps, très longtemps après... et c'est pour cela qu'après déjà une année je peux encore en parler. Une histoire toute simple : un papa qui veut dormir et un petit garçon qui n'a plus du tout envie de dormir, et il est six heures du matin. Je me rappelle que... *Petit monstre* m'a totalement séduite par son écriture fine, drôle, touchante, calquée sur une réalité qui dérive dans l'imaginaire. L'univers fantasmagorique, mis en scène par Claude Poissant, était traduit par une

scénographie surprenante et inventive. Imaginez une immense cape fabriquée de tous, de toutes couleurs et de toutes grandeurs, qui enveloppait le petit monstre à la ressemblance du Petit Prince, une horloge déroutée par tant de malices matinales qui en perdait son heure, deux pyjamas rayés incompatiblement qui soulignaient le désaccord évident entre le père et son enfant. Et des rires, et des sourires. Je me rappelle que... *Petit monstre* m'a séduite par le jeu des deux acteurs (Benoît Brière et Guy Jodoin), complices sur scène, un jeu tout en complicité avec le public, et par une mise en scène qui allie, avec astuce et imagination, l'image et la parole. Et de la tendresse aussi. Dans les mots, parfois impatients, dans le regard, dans le geste. De l'émotion qui se glisse sous l'humour et qui se répercute sur nos samedis matinaux. *Petit monstre* vient d'être publié dans la collection «Théâtre Jeunesse» chez Leméac et déjà on parle de traduction et de production à l'étranger. Ce n'est pas étonnant!

Annie Gascon

Dans l'île tranquille où poussent les bleuets, il y a cinq cousins taquins, un chat, un chien et des biscuits, il y a une pile de romans-photos dans une vieille armoire rouge, une vieille poupée moche enterrée quelque part et une petite fille qui croit que personne ne l'aime.

Des bleuets dans mes lunettes, de Lucie Papineau, publié en 1992 dans la collection «Boréal Junior», est un roman pour garder le goût de l'été et des vacances. Je n'ai pas pu résister à l'histoire de Laurence. Voilà un texte qui prend son temps pour faire vivre le paysage... sans qu'on s'y ennuie une seconde. Lucie Papineau s'est laissée aller à une écriture à fleur de peau, sensuelle, impressionniste... Elle est restée attentive aux petits détails essentiels : la couleur d'une pierre, l'odeur d'un petit minou et tout ce que l'on voit lorsqu'on enlève ses lunettes!

Il faut aussi souligner la qualité des illustrations de Daniel Dumont qui a su, même dans des dessins en noir et blanc, faire passer les couleurs de l'été.



Il y a une invitation à écrire pour les jeunes qui liront ce roman. D'abord à cause du propos, on y ménage une grande place à l'imaginaire, mais aussi à cause de la générosité de l'écriture. Bien sûr, il n'y a pas là le rythme trépidant auquel la littérature jeunesse nous habitue. Mais ça grouille tellement entre les lignes, ça palpète de tant d'émotions et de sensations qu'une île tranquille, pleine de bleuets, m'est poussée dans la tête...

À lire pour refaire le plein de soleil...

Isabelle Crépeau



Danièle Simpson a peu publié. On lui doit, entre autres, *L'arbre aux tremblements roses*, paru aux Éditions Paulines au début des années quatre-vingt. Avec *Thomas et la nuit*, paru en 1992 et illustré par Michel Bisson, elle nous livre une

vraie trouvaille, un petit bijou d'album. Ce fut pour moi un coup de cœur instantané. La surprise est double, d'autant plus que cet album est paru dans une maison d'édition pas très connue, Dourtre et Vandal, fondée en 1988, et qui édite du matériel didactique pour les niveaux primaire et secondaire.

Parlant de double, *Thomas et la nuit* raconte l'histoire originale d'un double. Thomas, surnommé le «frisé-picoté», ne veut plus être un enfant ni être la perpétuelle risée de son grand frère et d'un autre grand à l'école. Le jeune garçon, en quête de son identité, désire conquérir sa place. Il sort seul une nuit pour se prouver qu'il peut être fort et décontracté, lui aussi. Au cours de cette nuit, il s'appropriera lui-même en découvrant la musique comme une de ses richesses intérieures. Comment grandir? Voilà une belle valeur dont le sensible Thomas fera l'apprentissage.

On sent dès le milieu du récit que le deuxième Thomas est en réalité la réplique du premier (son double, à vingt-cinq ans). La narration entremêle d'ailleurs subtilement les deux Thomas. Mais le texte est si envoûtant et émouvant qu'on s'y laisse prendre.

Même si l'album de 32 pages bénéficie d'une présentation agréable sur papier glacé, il est cependant austère à cause du

choix des couleurs sombres de l'illustration, évoquant la nuit, et des pleines pages écrites en petits caractères. C'est pourquoi il faut prendre la peine de faire découvrir cet album rempli de richesses.

Car on ne peut sortir de cette nuit de fugue qu'émerveillé. La douceur des sentiments, le dépassement de soi, la qualité de l'écriture et des illustrations (Michel Bisson est l'illustrateur des albums «Chabichou»), le style poétique, le sujet et son traitement sortant de l'ordinaire et frappant l'imagination, font de cet album une véritable réussite.

Édith Madore



J'ai toujours eu le coup de foudre pour les œuvres de Marie-Louise Gay, mais j'ai eu un coup de cœur lorsque j'ai vu patiner *Mademoiselle Lune* (Héritage, 1992) sur son étang gelé. Ouf! Marie-Louise Gay fait ressurgir en moi la beauté de mon enfance, elle lui redonne vie et image. Et plus encore, elle berce l'imaginaire dans une douce folie aux contours affriolants, aux détails exubérants, au



texte captivant. Comme, après tant d'autres auteurs, parler du soleil et de la lune sans tomber dans la banalité? Marie-Louise Gay y est parvenue: la maîtrise de son art, associée aux rêves enfantins, me donne à chaque lecture un coup au cœur!

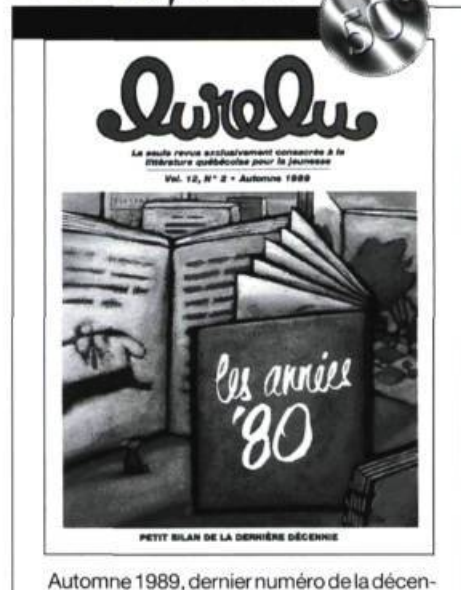
Du côté des romans, *Le roi de rien* de Raymond Plante (La Courte Échelle, 1988) m'a séduite par son à-propos et sa fine psychologie. Alors que les jeunes vivent dans un monde de rivalité, de compétition et de performance, l'auteur nous présente en contrepartie un enfant qui n'a d'autre ambition

que d'être lui-même, de se sentir bien dans sa peau. Naviguant à l'aise entre le roi des représentants et celui de la patinoire, entre la reine de beauté et celle du hot dog, Julien Roy veut être le roi de rien – ce qui, entre nous, ne l'empêche pas d'être le roi de quelque chose. La belle complicité et le respect qui unissent les membres de cette petite famille, hétéroclite et pourtant ordinaire, nous la rendent attachante. Sans faire la morale, Raymond Plante nous rappelle une vérité vieille comme le monde: chacun renferme un trésor qu'il faut laisser vivre avec ou sans éclat. Une belle idée de roman, que j'aurais bien aimé avoir moi-même.

Suzanne Thibault

Un livre, au fond, est aussi bon que l'imagination du lecteur. Plus le lecteur attend d'un livre, plus il risque d'être déçu. Un livre ne s'attend pas, il s'accueille. Comme on accueille un enfant. Doucement, il nous arrive à l'improviste et par amour, on lui ouvre la porte, on ne lui fait pas la gueule, on le laisse nous parler et ensuite, peut-être, après son départ, on pense à lui ou on préfère

En ce temps-là...



Automne 1989, dernier numéro de la décennie: Raymond Plante, directeur depuis le début de 1988, propose un bilan des années quatre-vingt et commande pour la couverture une illustration spéciale à l'artiste montant, Pierre Pratt.

L'abonnement passe de 7,50 \$ à 10 \$.

(Vol. 12, n° 2, automne 1989)

l'oublier. Il y a des livres comme ça qui m'ont visitée et que je n'ai jamais pu oublier. J'ai toujours eu envie de les relire, de les savourer encore un peu, par bribes, par chapitres, pour revivre un plaisir, une sensation, pour retrouver un état d'âme. Il y en a que j'aime partager «Tiens, lis ça, ça parle et ça berce, ça m'a touchée, ça m'a fait rire et pleurer...», celui-là m'a complètement débranchée ou réconciliée avec la stupidité chronique du monde dans lequel je vis...»

Enfin, bref, j'ai mes livres préférés, ce que j'appelle mes classiques, mes inusables bonheurs. Parmi ceux-là, il y a *Jeanne, fille du roy* de Suzanne Martel (Héritage), mais on m'a dit qu'il fallait que ce soit un livre relativement récent! Du même coup, j'ai pensé que je devais éliminer l'album *Seul au monde* de Soulières-Béha (Québec/Amérique), *Le don et Aller-retour* de Beauchesne-Schinkel (Éditions Pierre Tisseyre). J'ai cru pouvoir m'en sortir en me concentrant sur la production des deux dernières années, mais malheureusement, après enquête auprès des autres membres du comité de rédaction, certains de mes coups de cœur étaient déjà «pris»; alors je me suis retrouvée avec en tête des titres traduits de l'anglais comme *Shan Da et la cité interdite* de William Bell, ou encore *Moi et Luc* d'Audrey O'Hearn (Éditions Pierre Tisseyre)... Le ciel me tombait sur la tête!

Je me suis consolée en pensant au tas de gens désabusés qui doivent lire des tas de livres non par plaisir, mais parce que c'est tout simplement leur métier. Et je reconnais-sais que j'avais de la chance de pouvoir aimer lire tout; que je n'étais pas encore

désabusée. Je conserve encore l'idée qu'un livre est une bénédiction du ciel quand je veux avoir de la visite en tout genre et me faire plaisir. J'ai pensé aux auteurs qui ne savent pas ce qu'ils laissent dans la tête et le cœur du lecteur. J'ai revu aussi les lectures du soir que j'aime faire à mes enfants.



Alors, le doux souvenir de *L'ombre et le cheval* d'Esther Rochon (Éditions Paulines, coll. «Jeunesse-Pop», 1992) m'est revenu, et j'ai revécu toute la nostalgie qui m'anime chaque fois que j'entends la pétarade des feux d'artifice de l'autre côté du fleuve. Les yeux fermés, j'ai revécu le doux délice de ma première aurore boréale aux Îles-de-la-Madeleine. Un jour, je lirai aux enfants *L'ombre et le cheval* et peut-être même que ce sera mon fils qui me le lira, quand il voudra me faire partager autre chose que les livres de sa collection préférée : «Frissons»... Mais ça, c'est une autre histoire...

Colombe Labonté



Coup de cœur, coup de cœur! Pas facile, ça. Surtout lorsqu'on est loin d'avoir tout lu. Côté album, c'était tout trouvé: vous en avez eu un indice lorsque *Lurelu* a repris une illustration de Gilles Tibo pour la couverture du numéro d'automne 1992. En une ou deux phrases, j'évoquais l'émerveillement qu'avait éveillé en moi *Pikolo : le secret des garde-robes*, texte de Pierre Filion sur une idée originale de Tibo, paru en 1992 chez Annick Press. En le feuilletant à nouveau récemment, j'ai retrouvé la magie des couleurs, du mouvement, de la lumière, l'ingéniosité des formes du papier, la fantaisie des personnages. Rappelons l'argument : le jeune Pikolo, qui a passé la journée de son anniversaire à créer des êtres fabuleux avec le papier coloré qu'on lui a donné, voit l'un de ses bonshommes prendre vie à l'heure où il doit se coucher. Ce Max mauve l'entraînera dans son garde-robe où, la nuit, s'ouvre le passage vers un monde de papier et de carton, un monde magique, paradis des jeux enfantins. Mon seul regret est que les albums soient imprimés sur papier : si vous voyiez les diapositives grand format que l'on tire des originaux avant d'en faire la séparation des couleurs! Dans la transparence du film positif, les couleurs et la lumière d'un dessin de Tibo prennent vie, on tient entre ses doigts de vrais petits bijoux...

Me montrerai-je aussi lyrique du côté des romans? Mon cœur balance entre, d'une part, *La tête de Line Hotte*, de Jasmine Dubé,

publié en 1989 et, d'autre part, la paire signée Christiane Duchesne : *La vraie histoire du chien de Clara Vic* et *Bibitsa ou l'étrange voyage de Clara Vic*, publiés en 1990 et 1991, tous trois chez Québec/Amérique jeunesse. *La vraie histoire* a remporté le Prix du Gouverneur général 1990 et le prix Alvine-Bélisle 1991, *Bibitsa* a gagné le prix du livre Monsieur Christie 1991. À juste titre. *Clara Vic*, *Bibitsa*, c'est avant tout le dépaysement. Le voyage, le dépaysement, la liberté. Et puis quelque chose d'envoûtant dans les mystères mis en place, modestes mystères tissés autour d'un chien perdu, d'un violoncelle entendu dans une maison abandonnée, autour des souvenirs d'enfance d'une vieille réfugiée grecque qui aurait laissé un trésor dans la maison familiale en Turquie. Les horizons de Clara Vic, ce ne sont ni le Plateau Mont-Royal, ni une banlieue-dortoir, ils débordent le centre sportif et la polyvalente. Ce sont plutôt les flots turquoises de la Méditerranée et le détroit animé du Bosphore, ce sont les îles grecques, blanches sous le soleil, et les rues étroites d'Istanbul. Clara Vic, c'est être ailleurs, voilà.



Et Line Hotte, c'est rêver de voler. *La Tête de Line Hotte* est une métaphore de l'imagination, de la poésie, de la création littéraire. Line, amie d'une tourterelle, est une rêveuse, elle passe des heures à contempler les nuages et à laisser vagabonder ses pensées. Par ce personnage, Jasmine



Dubé évoque la liberté d'esprit de l'écrivain, de l'artiste en général. Son écriture est imagée, elle joue sur les mots d'une manière fantaisiste et poétique. Pas de prix littéraire pour *Line Hotte*, mais quelle belle histoire, ancrée dans la réalité sans être lesté par elle. Le quotidien s'envole vers le surnaturel, comme s'il s'oubliait, avec la légèreté d'une plume soulevée par un courant d'air. Et l'âme des enfants vient habiter les oiseaux, voir par leurs yeux puis s'évader par leurs ailes, dans le rayon de soleil qui traverse une lucarne.

Incapable de trancher, je vous laisse donc avec mes coups de cœur; à vous d'y aller voir. ♪

Daniel Sernine

En ce temps-là...

La seule revue académiquement reconnue à la littérature québécoise pour la jeunesse

Vol. 12, n° 3 - Hiver 1990

DOSSIER : La Sibilla • ENTREVUE : Hélène Desputieux
 Atelier d'écriture en Italie avec Cécile Gagnon

1990, *Lurelu* reste dans la famille : Renée Gravel-Plante, responsable de la production depuis 1987, prend la relève de Raymond Plante comme directrice.

(Vol. 12, n° 3, hiver 1990)